

Il est plus tard que tu ne crois

Autor(en): **Bressault, F. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **24 (1956)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568810>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il est plus tard que tu ne crois

Toujours pas de lettre de Jean. Il y avait une dizaine de jours qu'il était parti aux sports d'hiver et, hormis une carte très brève, m'annonçant son arrivée à Megève, pas de nouvelles. Sans doute, je savais qu'on a peu le goût d'écrire au retour de longues courses à ski et qu'assez de distractions sollicitaient Jean pour lui faire oublier que le temps passait. A vingt-deux ans il est normal de songer à soi surtout, cela aussi je le savais; mais je ne pouvais m'empêcher d'être un peu triste en songeant à la place que Jean tenait dans ma vie: on est exigeant pour ce qu'on aime. —

Bien sûr, ce retard à m'écrire ne m'aurait pas seul alarmé, mais il était un signe, à d'autres s'ajoutant. Il me semblait, depuis peu, que s'ouvrait une nouvelle étape sur la route incertaine qui ne s'attarde qu'un instant aux sommets et conduit, longtemps avant qu'on ne le sache, vers les déclin. Ce sentiment venait-il seulement de ce que notre amitié était ancienne et qu'elle m'était chère? Il est humain de se défier des attaques du temps. Avait-il une plus précise origine?

Un fait, tout récent, en apparence assez anodin, m'avait frappé. C'était une semaine auparavant, un vendredi soir. Je partais le lendemain pour un voyage d'affaires de plusieurs jours. Comme Jean, pas encore libéré de son service militaire, ne venait généralement à Paris qu'en fin de semaine, c'était la seule soirée que nous puissions passer ensemble. J'étais moi-même assez fatigué ce jour-là par un gros rhume et seule la pensée d'être un moment avec Jean avait pu me décider à sortir et à dîner au restaurant.

Nous avions rendez-vous à huit heures et, vers six heures, j'avais encore eu une communication téléphonique avec lui: il me confirmait l'heure sans autre commentaire. Aussi fus-je assez surpris de le voir arriver au restaurant avec un garçon que je ne connaissais pas, une de ses dernières conquêtes. Cet invité forcé — bien que visiblement «gigolo» — fut d'ailleurs parfaitement correct et il m'eût été égal de souper en sa compagnie si on ne me l'avait pas ainsi imposé. Ce n'était pas rare que Jean me demandât de nous adjoindre l'une de ses liaisons d'un jour pour un dîner ou une promenade à la campagne: il n'avait pas de voiture et j'étais le premier à considérer que la Cadillac était autant sa chose que la mienne. Mais cette fois, bien que je m'efforçai de n'en faire rien paraître, sa désinvolture m'avait blessé. N'eut-il pas pu me prévenir lors de son appel téléphonique de six heures? Et surtout il n'ignorait pas que je partais le lendemain pour une semaine, il aurait tout le temps pour voir ce nouvel ami. Ne pouvait-il pas me réserver la seule soirée que je lui demandais? Avait-il tellement peur de perdre quelques heures en ma compagnie?

Bien sûr, en d'autres moments, j'aurais pris cela moins à coeur. Jean, à vingt-deux ans, avait pour certaines choses une insouciance de gosse; il fallait sans doute mettre son attitude de ce soir sur le compte de sa légèreté d'enfant et ne pas lui en tenir rigueur. C'est d'ailleurs le parti que je pris et ne lui fis aucun reproche, mais je conservais de ce dîner un

souvenir quelque peu mélancolique. Souffrant, j'avais décidé de dîner quand même avec Jean parce que je voulais le voir avant de partir, parce que sa présence m'était chère . . . et lui ne faisait pas même l'effort de me révenir de ses caprices. J'eus peur d'y voir la marque de l'indifférence et je fermais les yeux pour ne plus les ouvrir que sur les gentillesse qu'il me prodigua la semaine suivante à mon retour de voyage. Mais il restait quand même un souvenir et là peut-être était la cause de mon inquiétude instinctive, sans nouvelles de lui depuis huit jours. Cela me semblait long pour notre amitié.

*

Car j'y tenais beaucoup à cette amitié. Ce n'était pas la première sans doute et ses débuts n'avaient point connu cet éblouissement des amours adolescentes qui fait marcher en aveugle dans un monde de lumière.

J'avais connu Jean enfant, mais alors assez peu remarqué. D'autres visages à cette époque occupaient mes dix-huit ans et je prêtais d'abord assez peu d'attention à ce gamin de treize ans à peine. Peu à peu cependant un entraînement sportif dans le même club nous rapprochant, je m'habituais à sa présence et lorsqu'arrivant au Racing je ne le voyais pas, très vite les heures m'apparaissaient ennuyeusement vides. Mais rien d'autre que cette promiscuité fortuite dans le sport ne nous réunissait et, sitôt quitté le club, je retrouvais d'autres rêves.

Aussi lorsqu'après mes années de Sciences Politiques j'entrais à l'École d'Administration et que mon nouvel horaire ne me permit pas de m'entraîner le même jour, je le perdis de vue. Mais je ne l'avais pas oublié totalement puisque je le reconnus aussitôt lorsque, quelques années plus tard, au retour d'une mission à l'étranger, le ciel de nouveau le mit sur mon chemin. Il avait grandi bien sûr, mais pas vraiment changé. Il avait près de vingt ans et préparait distraitement une licence de langues. Je venais d'être nommé administrateur civil. J'avais vingt-quatre ans.

Je ne devais pas avoir changé beaucoup non plus car si je n'hésitais qu'une seconde en l'apercevant, lui n'eut même pas un instant de doute et s'avança vers moi en souriant. Il nous semblait nous être quittés d'hier.

Quelques jours seulement nous séparaient de son départ en vacances et le destin voulut qu'il fit très beau: aussi chaque après-midi nous retrouvâmes-nous, sans nous être donné rendez-vous, à la piscine du club. Je repris contact avec son esprit qui avait mûri et redécouvris en lui un compagnon très agréable.

Avais-je alors l'idée d'en faire mon ami? Peut-être pas précisément mais je désirais le revoir et ne pas perdre contact. Il me sembla providentiel que le soleil ne cessât de briller en un ciel torride, le ramenant chaque jour à la piscine. Eut-il plu que notre vie à tous deux eut suivi un autre cours.

Pendant ces conversations à bâtons rompus sur la plage encombrée, je pus lui laisser deviner à quelles sortes de charmes je n'étais point insensible et ce qui me plaisait tant aux rivages d'Italie dont j'arrivais. Il m'apparut à la manière dont il m'écoutait que Jean n'était pas, sur ce point, plus sévère que moi. Peut-être alors, pour la première fois, ai-je

pensé à en faire mon ami? Il me semblait piquant, après un si long temps, de se retrouver tous deux sur le même chemin. De petits détails prenaient à mes yeux valeur de signes: la régularité à ce qui devenait un rendez-vous tacite, son ennui visible lorsque l'un de ses camarades venait se joindre à notre conversation . . .

La veille de son départ, comme un photographe opérait sur la plage, il lui fit signe de nous prendre côte à côte. Lorsqu'il donna son adresse pour se faire envoyer le tirage, je remerciai à nouveau le ciel: Jean devrait me faire parvenir la photo. J'avais ainsi le début, que je cherchais, d'une correspondance.

Cette correspondance effectivement s'établit au cours de l'été et ne me laissa nul doute sur les goûts de Jean. Il me racontait — discrètement d'ailleurs — ses aventures avec de très jeunes garçons, celles de cet été et même celles d'auparavant, à l'époque où, le connaissant de loin, je le croyais un gosse innocent. Je n'étais pas loin de me reprocher ma naïve réserve d'alors. En somme, nous nous faisions mutuellement des confidences sur nos aventures, sans paraître songer que nous pourrions en vivre une tous les deux.

Pour ma part, j'hésitais à m'engager car je n'étais pas très sûr de mes sentiments: il m'était très sympathique, il avait été un gosse charmant mais je n'éprouvais pas encore à ce moment envers lui d'amour véritable. Un jour, lui écrivant, j'hésitais sur une phrase qui me semblait dépasser ma pensée: désirais-je vraiment faire de ce garçon mon ami? Je le revoyais: grand, élancé, les traits réguliers, mais n'ayant plus le charme si fragile de ses quinze ans. M'eut-il été étranger je ne l'aurais pas sans doute, le rencontrant dans la rue, remarqué; mais je l'avais connu enfant et le destin, de nouveau, le mettait sur mon chemin à un moment où j'étais libre. Ce me semblait une indication des dieux.

Nous nous retrouvâmes à l'automne à Paris et vint un jeudi d'octobre où, «cessant de parler des autres nous parlâmes de nous». Et, de ce jour, ma vie fut changée. Peut-être ne m'en suis-je pas tout de suite aperçu mais tout, depuis lors, prit à mes yeux valeur nouvelle. Ce n'était pas sans doute la folle ardeur d'un amour de quinze ans mais plutôt le profond et calme bonheur d'une passion comblée. Je ne souhaitais plus rien. La beauté rencontrée au hasard des chemins arrêta encore mes yeux, mais non plus mon désir, ce n'était qu'un décor.

Tout me paraissait facile et tout délicieux: les simples promenades dans les rues de l'automne, nos rendez-vous, quelque week-end où, quittant Paris, il nous semblait laisser tout le cadre familial qui encore nous emprisonnait. Je revois ce premier week-end, le plus beau, dans la brume de l'automne, par un exceptionnel soleil d'octobre. Nous nous connaissons peu encore et ma joie était profonde de découvrir, au delà d'une apparence certes charmante, des qualités plus durables: une sensibilité, une gentillesse, une distinction naturelle qui me confirmaient la valeur de mon choix. Je le sentais à mes côtés un peu craintif encore et j'appréciais qu'il fallut, comme une bête de race, l'apprivoiser. Mais ses attentions étaient adorables et son affection si spontanée qu'il me semblait pour la première fois comprendre le bonheur. J'étais heureux!

*

Puis passèrent les mois, les années. Jean habitait chez ses parents où, à cette époque, il était très tenu. Je le voyais assez peu mais il me semblait que c'était seulement à ces moments-là que je vivais vraiment. Ma vie, très occupée pourtant, s'ordonnait à ces heures que nous passions ensemble et recevait d'elles son sens profond, sa valeur véritable. Il me semblait, après les difficultés et les surprises du chemin, me reposer dans la paix radieuse des sommets. Mes jours passés déjà me semblaient lointains. —

*

Mais il n'est pas dans ma nature d'aimer avec mesure et en t'aimant, Jean, je t'ai tout donné.

Avant ce jour d'octobre où notre union m'a révélé la profondeur du sentiment qui l'avait envahi, mon cœur était demeuré cette tour fortifiée dont parle le Cantique des Cantiques et que pénètre le seul regard de Dieu. J'avais aimé sans doute, mais en moi j'étais resté le maître.

Depuis que j'aimais Jean la forteresse était démantelée et la tour élevée pouvait bien conserver fière allure: Elle n'était plus qu'une apparence. En moi je n'étais plus seul. Mon bonheur ou mon malheur ne dépendaient plus de moi mais d'un sourire ou d'un caprice de celui que j'aimais. Ma vie entière était liée à Jean et si j'ai pu, dans quelques poèmes, écrire qu'il avait tout pouvoir sur ma vie, ce n'était pas exagération littéraire: mon existence entière s'était ordonnée autour de lui et sans sa présence elle m'apparaissait désespérément solitaire. Du jardin de mon cœur il avait fait un désert qu'emplissait son seul amour: s'il se reprenait, il me prenait tout cela je ne pouvais me le dissimuler et c'était la raison de mon instinctive inquiétude. Si solide qu'elle soit, la corde qui vous retient au-dessus d'un abîme paraît fragile. Et là sans doute était la raison de ma volonté de rester lucide toujours, même s'il devait m'en coûter; j'aurais ainsi peut-être une chance de ne pas m'éveiller un jour dans une irréparable solitude.

Lorsque je revois ces années passées je constate que mon amour n'a jamais été aveugle. Très vite j'ai compris qu'il y avait entre nos sentiments un certain décalage. Un jour nous dînions dans quelque auberge proche de Paris et l'on nous servit je ne sais quel fruit pour la première fois de l'année. «Il faut faire un souhait», me dit Jean. Le mien fut: «Que tu restes toujours ce que tu es». Le sien, aussi gentil que cruel, «Que je puisse t'aimer autant que tu m'aimes». L'aveu me fit mal mais l'intention était adorable et ses yeux m'annonçaient qu'alors, mais pour un instant, ce souhait aurait pu se réaliser. Il est des désirs qui sont leur propre accomplissement.

Il y a plusieurs années de cela. C'était l'été où le hasard nous fit remarquer les mêmes jolis visages, où il s'intéressa à ce Jean-Paul que j'avais, le premier, remarqué. Devant ce danger nouveau sur notre route, nous réagîmes tous deux loyalement, conscients du péril qu'une concurrence eût fait courir à notre amitié. Puis il eut d'autres petits amis dont il était très jaloux et lorsqu'un de ces garçons occupait sa pensée — et il y en eut beaucoup car Jean aimait le changement — j'avais le sentiment qu'alors notre amitié lui devenait, un instant, lourde.

Certains soirs de doute où la crainte rend injuste, j'en venais à penser que seule la Cadillac, utile à promener Yves ou Gérard, nous rapprochait. Je me demandais si mon rôle n'avait pas consisté seulement à lui donner une expérience qui lui manquait, à faire en somme une éducation dont d'autres maintenant profitaient. Bien sûr, je comprenais qu'il eut d'autres rêves que ceux qui nous unissaient et j'acceptais les raisons qu'il me donnait. «Il me faut un gosse à moi comme toi tu en as un en moi». Mais d'accepter ne m'empêchait pas d'avoir de la peine et surtout quand, sortant beaucoup, il se mit à avoir des liaisons avec des garçons de son âge, ou du mien — quelques-uns assez peu recommandables. — Pouvait-il encore parler de «gosse à lui» alors qu'il s'agissait de toutes autres aventures? —

*

Il suffit quelquefois d'un rien pour cristalliser des impressions depuis longtemps ressenties et tout cela, peut-être n'y aurai-je point pensé si ce retard à m'écrire, en lui-même insignifiant, inconscient témoignage d'indifférence ou simplement d'insouciance, n'avait réveillé en mon esprit le doute.

Alors revint la tentation de me détacher de lui. Essayer de l'aimer moins pour souffrir moins, modeler mon affection sur la sienne puisque le contraire semblait inaccessible. Dans son intérêt même, pour ne pas le fatiguer de tant d'amour. J'avais toujours, dans ma vie, essayé de supporter seul mes épreuves et d'en épargner aux autres le fardeau. Mon amour aussi il m'en faudrait porter le poids, seul. J'avais le sentiment de me retrouver solitaire après une longue route parcourue la main dans la main. Seul à aimer. Mais je revoyais cette route au soleil radieux de midi, dans l'éblouissement si pur des matins clairs, dans la tendresse infinie des soirs qui s'attardent, oubliant même l'impatience du désir. Je revoyais les pentes abruptes ensemble surmontées, les virages dangereux qu'un rien eut fait mortels mais que notre sang-froid à tous deux avait rendu inoffensifs. J'étais de nouveau dans la plaine immense où la route paraît sans fin; devant le précipice où, subitement, elle semble s'arrêter, et je songeais qu'un tel chemin, ensemble, au long des jours, accompli, ne peut ainsi se terminer. Qu'au-delà d'un boueux sentier où l'on croit s'enliser continue la grande route où, de nouveau, l'on marche vers l'étoile lointaine dont au plus profond de l'ombre des forêts, dans le plus creux chemin, on a gardé l'image.

Je sais que je vais souffrir, mais aussi qu'il m'arrivera d'être heureux sur cette route. Je sais que l'un ne va pas sans l'autre. Je l'accepte. Autant qu'il tient à moi j'achèverai le chemin commencé. Car je l'aime.

F. de Bressault.

